



**HAL**  
open science

## “ OEdipe Now : Penser le complexe d’Oedipe à partir des familles homoparentales ”

Beatriz Carneiro dos Santos

### ► To cite this version:

Beatriz Carneiro dos Santos. “ OEdipe Now: Penser le complexe d’Oedipe à partir des familles homoparentales ”. Pour un regard neuf de la psychanalyse sur le genre et les parentalités, 2017, 10.3917/eres.croix.2017.01.0133 . hal-03639055

**HAL Id: hal-03639055**

**<https://hal.science/hal-03639055>**

Submitted on 12 Apr 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« *Œdipe Now* : Penser le complexe d'Oedipe à partir des familles homoparentales »

Beatriz Santos, psychanalyste, MCF à l'Université Paris Diderot

Dans le présent article, nous proposons une réflexion sur la problématique du complexe d'Œdipe telle qu'elle apparaît dans les théorisations contemporaines à propos de la composition des familles homoparentales. Il s'agit de revenir brièvement sur la question de l'universalité de l'épreuve œdipienne telle que discutée par l'anthropologie et par la philosophie contemporaine, puis de la resituer à partir des travaux récents sur l'homoparentalité. Les questions cliniques suscitées par les nouvelles configurations de la famille transforment-elles la figure de l'Œdipe ? Que voudrait dire penser l'Œdipe maintenant, à l'instar de ce que proposent des cliniciens américains travaillant à la fois sur les thématiques plus proches des études de genre et sur les théories psychanalytiques ?

\* \* \*

Lorsque Freud mentionne l'Œdipe pour la première fois dans une lettre à Fliess du 15-10-1897, il s'agit de décrire une découverte (auto)analytique dont la portée semble être universelle : tout être humain est condamné à éprouver des [sentiments amoureux] envers l'un des parents – la mère, en l'occurrence – et des sentiments de jalousie envers l'autre, le père, vu comme un rival. Une figure triangulaire se forme à partir du sujet, d'une figure maternelle – associée aux dangers de la plus puissante des séductions – et d'une figure paternelle – dont l'une des fonctions est justement celle de garantir la séparation par rapport à la mère. A cette organisation des désirs d'aimer et de tuer que l'enfant ressent envers ses parents Freud donnera le nom de complexe d'Œdipe, en l'associant au mythe d'Œdipe-Roi : « le mythe grec met en valeur une compulsion que chacun reconnaît pour avoir perdu en lui-même les traces de son existence<sup>1</sup>. »

Au vu d'un tel contenu, il n'est pas surprenant que cette ambitieuse invention freudienne provoque débat depuis plus de cent ans. Dans un article sur les discussions conflictuelles entre psychanalyse et anthropologie à propos du complexe d'Œdipe, Eric Smadja fait remonter à 1916 les premiers travaux sur l'universalité des thèses freudiennes. L'anthropologue britannique Charles

---

<sup>1</sup> S. Freud, *La naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 2002, p. 198

Seligman, très intéressé par les publications de Freud dès leur apparition, demandera à Malinowski, l'un de ses élèves, de tester la validité de l'hypothèse freudienne de l'Œdipe chez les Mélanésiens des îles Trobriand entre 1915 et 1918<sup>2</sup>. Comme nous le savons, Malinowski affirmera que le complexe d'Œdipe est absent chez les trobriandais, même s'il constate l'existence d'un complexe nucléaire spécifique dans les sociétés matrilineaires qu'il étudie. Dans ces groupes, les désirs incestueux du garçon portent sur sa sœur alors que les impulsions hostiles se dirigent plutôt contre celui qui occupe la place de l'oncle maternel.

Le travail de Malinowski a été le premier à formuler une critique du complexe d'Œdipe basée sur l'idée d'une diversité de configurations familiales et sociales qui n'aurait pas été prise en compte par la formulation freudienne. Il inaugure une tradition poursuivie depuis dans différents domaines des sciences humaines : celle d'un désaccord (voire d'une méfiance) avec la représentation et le traitement de la réalité socio-culturelle et historique proposés par la psychanalyse. Ce désaccord peut être résumé dans la formulation suivante : peut-on vraiment parler d'universalité œdipienne alors que toutes les familles ne se ressemblent pas ? En philosophie contemporaine, sous la plume de Deleuze et Guattari, cette critique se fait en termes d'une mise en cause de ce que les auteurs décrivent comme un « impérialisme analytique du Complexe d'Œdipe<sup>3</sup> », c'est-à-dire l'attribution, par les psychanalystes, d'une place centrale (et inamovible) à la « formule trinitaire papa-maman-moi » dans la description de tout parcours de subjectivation. Chez Foucault, il s'agit de condamner ce qu'il appelle l'échec de la psychanalyse en ce qui concerne sa pensée des relations de sexe – elle effacerait l'écart entre les *dispositifs d'alliance* (« système de mariage, de fixation et de développement des parentés, de transmission de noms et des biens<sup>4</sup> ») et les *dispositifs de sexualité* (dont la raison d'être n'est pas d'assurer la reproduction, mais plutôt « de proliférer, d'innover, d'annexer, d'inventer, de pénétrer les corps de façon de plus en plus détaillée et de contrôler les populations de manière de plus en plus globale » (p. 141)) – ce qui veut dire que, d'après Foucault, le potentiel (innovateur) de la théorie psychanalytique pour établir une séparation entre la sexualité et la référence à la famille ne s'est pas réalisé – « la psychanalyse, qui semblait dans ses modalités techniques placer l'aveu de la sexualité hors de la souveraineté familiale, retrouvait au cœur même de cette sexualité, comme principe de sa formation et chiffre de son intelligibilité, la loi de l'alliance, les jeux mêlés de l'épousaille et de la parenté, l'inceste » (p. 149).

A partir des années 1980, avec l'invention de la procréation médicalement assistée et les changements qu'elle provoque sur les définitions de parenté, filiation, maternité et paternité, cette

---

<sup>2</sup> E. Smadja « Le complexe d'Œdipe, cristallisateur du débat psychanalyse/anthropologie », *Connexions*, 2/2014 (n° 102), p. 93-108.

<sup>3</sup> G. Deleuze et F. Guattari, *L'Anti-Œdipe*, Paris, Ed. Minuit, 1972, p. 30

<sup>4</sup> M. Foucault, *Histoire de la sexualité. La volonté de savoir*. Paris, Gallimard, 1976, p. 140

discussion sur les configurations de l'Œdipe semble engager d'avantage les psychanalystes. Il ne s'agit plus d'essayer de transposer les présupposés freudiens sur des sociétés ayant peu en commun avec la notre dans le but de questionner leur pertinence. L'arrivée des « bébés de la science<sup>5</sup> » transforme les représentations autour de la procréation chez des sujets que l'on rencontre dans notre clinique. La disjonction entre *sexualité* et *reproduction* dans la fabrication des familles, rendue indéniablement manifeste dans ces cas, mobilise les cercles psychanalytiques : quelles sont les conséquences sur une vie psychique du fait que la parentalité puisse être séparée – certains diraient affranchie – du corps biologique de ceux et celles qui deviennent des parents ?

Pensons au cas des familles homoparentales. Elles sont définies comme « les configurations familiales diverses où *procréation*, *axes conjugal* et *parental* ne se recouvrent plus. L'enfant né d'une union hétérosexuelle antérieure, l'adoption, le recours aux techniques de procréation médicalement assistée ou encore la co-parentalité constituent les quatre modalités de formations familiales homoparentales »<sup>6</sup>. Autrement dit, ce sont des familles où il n'y pas de correspondance nécessaire entre celui qui apporte le matériel biologique pour la fécondation et celui qui assume la fonction de père ou la fonction de mère. Dans les récits de la population concernée, cette disjonction ne semble pas transformer la construction des liens de parenté et de filiation nécessaires au développement de leur famille. Une grande partie de ces parents rejettent même l'usage du terme d'homoparentalité : il s'agit de parentalité tout court. Mais, du côté des psychanalystes, ces nouvelles configurations de la famille suscitent encore beaucoup de questions. Plus de quarante ans après la parution de *l'Anti-Œdipe*, et quinze ans après l'instauration du Pacte Civil de Solidarité (PACS) en France – et donc de la première grande vague d'emballement médiatique autour de notions psychanalytiques concernant la composition des familles –, nous nous confrontons encore à la persistance de discours prononcés « au nom de la psychanalyse » basés sur une représentation anachronique de la famille, elle-même orientée par une perception hétéronormative de la parentalité – autrement dit, où l'hétérosexualité est comprise comme la norme et l'homosexualité comme l'écart.

Nous retrouvons un écho de cette discussion dans un épisode de l'émission « Sur les Docks », sur France Culture. Deux lesbiennes en couple y répondent aux questions d'une journaliste au sujet de leur désir d'enfant<sup>7</sup>. En se référant au titre d'un numéro de la revue *Penser/Rêver* sur le

---

<sup>5</sup> Comme les appelle Dominique Mehl dans son travail sur la manière dont les psychanalystes s'expriment publiquement sur les questions de procréation. Voir « Les bébés de la science ou la cause de la procréation », in D. Mehl, *La bonne parole. Quand les psys plaident dans les médias*, Paris, La Martinière, 2003 ? p. 85-146

<sup>6</sup> S. Heenen-Wolff, E. Moget « Homoparentalité et sexualité », *Cahiers de psychologie clinique*, 2/2011 (n°37), p.231-245.

<sup>7</sup> Emission du 15-02-2015, disponible sur <https://www.franceculture.fr/emissions/sur-les-docks-14-15/collection-temoignages-deux-femmes-et-le-desir-d-enfant>. Je remercie Elsa Polverel et

devenir de l'enfant né d'un couple homoparental<sup>8</sup>, celle-ci leur demande : « comment tuer son père et épouser sa mère quand on est l'enfant d'une famille homosexuelle ? ». Ce à quoi l'une des mères répond : « c'est très intéressant. J'aimerais être dans vingt ans et pouvoir lire ce que les psys ont à dire sur les familles homoparentales. Je pense que ce qui est important – et cela m'arrange peut-être de dire ça, mais cela me semble de plus en plus clair maintenant qu'on est une famille –, ce qui est important, c'est le *trio* ».

A la question aux résonances œdipiennes, la mère interviewée répond avec une référence à la figure du *trio*. Cet échange présente de manière succincte une thématique centrale du débat sur l'homoparentalité, à savoir le potentiel pathogénique de la transgression de l'Œdipe. La journaliste traduit la critique (voire le désaveu) de la famille non-hétérosexuelle dans les termes du schéma œdipien simple et positif, composé de l'amour pour la mère et de la rivalité envers le père. Si les deux parents sont des mères, de quelle manière l'épreuve œdipienne s'organisera-t-elle ? Cette interrogation est au cœur de l'argumentaire du numéro de *Penser/Rêver* auquel la journaliste se réfère, dans lequel nous lisons : « Telle est notre question : si le développement psychique (psychique, psychoaffectif, psychosexuel) de l'enfant dépend de la conflictualité de son ou de ses désirs et des solutions qu'il trouve à ses conflits, et si cette conflictualité, comme les solutions en question, s'étaie sur la bisexualité *psychique* et sur la différence tant *anatomique* que *symbolique* des sexes, on ne peut clairement savoir aujourd'hui la sorte d'enfant que fabriquera l'homoparentalité instituée<sup>9</sup>. »

Telle est la question : quelle sorte d'enfant l'homoparentalité instituée fabrique-t-elle ? Dans le contexte de cet argumentaire, la question semble indiquer que puisqu'un couple homosexuel n'est pas en mesure (selon les auteurs) de rassurer un enfant quant à l'existence de la différences des sexes (les deux parents possédant les mêmes organes génitaux), cela veut dire que le développement psychique dudit enfant peut se distinguer de celui des autres.

Et puisque la possibilité de devenir un citoyen respectueux de la loi se base sur la résolution de l'Œdipe – c'est-à-dire sur la construction singulière (et singularisante) des solutions aux conflits de désir envers les figures parentales –, c'est l'avenir même de l'enfant qui peut être menacé par l'homosexualité de ses parents.

Or une telle manière de présenter la question a deux problèmes. Le premier, souvent souligné par ceux et celles qui militent pour l'égalité des droits pour tous les couples, est le fait que

---

Sarah Anaïs Crevier-Goulet pour nos discussions à ce sujet..

<sup>8</sup> « Façons de tuer son père et d'épouser sa mère quand on est l'enfant d'un couple homoparental », N°24 – Automne 2013.

<sup>9</sup> *Idem*, p. 9

l'hétérosexualité parentale n'a jamais été la garantie d'un bon développement psychosexuel des enfants. La majorité écrasante des familles dans notre société est composée d'un père homme et d'une mère femme, et ceci ne nous a jamais empêché d'avoir à faire à toutes sortes de problème de santé mentale. Ce qui veut dire, inversement, qu'il est très difficile – voire impossible – de déterminer que le fait d'avoir été élevé dans une famille homoparentale soit, par lui-même, cause de souffrance, voire de déviance. C'est ce qui ont constaté Susann Heenen-Wolf et Emilie Moget de l'Université Catholique de Louvain (UCL), qui ont répertorié plus de 330 articles issus de revues scientifiques portant sur le thème de la « parentalité homosexuelle ». Les résultats trouvés sont, d'après les psychologues, sans appel : « les enfants ne se portent ni mieux ni moins bien que ceux vivant en famille traditionnelle. Aucune différence significative dans leur développement ne fut décelée, ni la présence de pathologie particulière ou accrue<sup>10</sup> ».

Le deuxième problème dans cette attribution d'une relation causale entre l'homosexualité des parents et les différences développementales chez les enfants concerne, selon moi, la théorisation de la différence des sexes d'un côté, et son association à l'*orientation* sexuelle, d'un autre. Il semble aller de soi que deux personnes, par le fait d'être reconnues socialement comme étant du même genre, femmes – reconnaissance dérivée directement de leurs organes génitaux à la naissance –, partageraient une sorte de « mêmeté sexuelle » – en opposition à une différence. Dans l'exemple cité auparavant, on semble dire que, puisqu'il s'agit d'un couple lesbien, cela veut dire qu'il est formé par deux femmes, donc par deux mères, et que ce serait plus difficile pour leur enfant d'apprendre l'existence d'un autre sexe – celui de l'homme, ou du père. C'est la raison pour laquelle l'une des mères évoque le *trio* : pour rassurer son interlocutrice du fait qu'elle est au courant de l'importance qu'il y ait un *autre*, un *différent* qui permettra à l'enfant de savoir que l'homme existe. Mais est-ce que la différence des sexes n'existe pas, ne peut pas exister, entre deux femmes lesbiennes ?

Cela voudrait dire que les « quelques conséquences psychiques de la différence anatomique des sexes » sont bien plus contraignantes qu'elles ne paraissent, puisque deux personnes dotées d'un organe génital reconnu comme égal (vagin, en opposition à pénis), finissent *toujours* par se retrouver du même côté de la sexualité. C'est en partie la discussion proposée par Sabine Prokhoris dans *Le sexe prescrit*, où elle attire notre attention sur le fait que la détermination de la différence des sexes comme conséquence d'une expérience scopique « procède d'un ensemble déjà pour le moins complexe de mouvements d'interprétation des perceptions<sup>11</sup> ». Autrement dit, lorsque l'enfant voit le pénis ou son absence, il ne s'agit pas d'une expérience exclusivement mécanique de captation

---

<sup>10</sup> Heenen-Wolff Susann, Moget Emilie, op. cit.

<sup>11</sup> S. Prokhoris, *Le sexe prescrit*, Paris, Flammarion, p. 124

de lumière et formation d'image. Cette perception est produite par « tout un travail psychique à la faveur duquel émergera cette figure conceptuelle, produit au bout du compte de la façon dont aura été négocié ce que rencontre l'expérience<sup>12</sup> » En fait, ce que nous voyons dans cette expérience ce n'est pas « une chose que l'on nommerait « différence » (des sexes), dira Prokhoris, mais plutôt « une diversité faite de figures entremêlées qui, voisines les unes des autres, se ressemblent et ne se ressemblent pas, en gros et en détail, que cela se répète et qu'aussi cela se voit nommé, désigné, de telle et telle façon. Situation oscillante, multiples déterminées, dans laquelle il faudra parvenir à se situer et à se reconnaître ; sans doute peut-elle admettre plus d'une description<sup>13</sup> ». Prokhoris insiste sur le fait que ce qui est pris comme « l'évidence de la différence des sexes », la présence ou l'absence du pénis, est aussi une « solution de pensée qui aura été préférée à d'autres pour rendre compte d'un état de choses<sup>14</sup> ». Ce qui veut dire qu'elle ne devrait pas être prise au pied de la lettre, comme une vérité transcendante ancrée sur une évidence biologique qu'il suffirait de *voir*. Il s'agit plutôt de la comprendre comme « une façon de construire et d'interpréter une perception (...) : c'est bien la pensée qui ordonne ce qu'elle rencontre, et non l'inverse »<sup>15</sup>

C'est en ce sens que la problématique de la différence des sexes participe aux discussions actuelles sur les nouvelles configurations familiales. Entre deux parents qui partagent une même identité de genre – deux femmes, deux hommes –, rien n'est moins sûr qu'il n'y ait pas de différence. Le mode selon lequel chacun de ces parents a pu prendre ses repères face à la sexualité ne peut pas être défini exclusivement par l'appartenance à un genre, et encore moins à un sexe biologique. Ce serait ignorer la complexité du processus qui nous amène de l'indifférence des sexes au fait d'être une femme ou un homme, de « faire-homme » ou « faire-femme » à l'âge adulte, comme dit Lacan dans le séminaire *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, en 1971 – c'est-à-dire vingt ans avant que Judith Butler ne propose une définition du genre comme performativité.

Les avancées théoriques proposées par les études de genre – qui nous invitent à faire éclater les visions essentialistes de la différence des sexes qui consistent à attribuer des caractéristiques immuables aux femmes et aux hommes basées sur des caractéristiques biologiques –, ainsi que l'arrivée de ces nouvelles familles dans nos cabinets nous permettent de voir les enjeux de la parentalité sous un autre angle. Ken Corbett, psychanalyste américain, décrit ce mouvement dans les termes suivants : « [L]es considérations modernes mènent à un changement dans la manière dont nous employons l'Oedipe comme un *moyen de comprendre les récits fantasmatiques de la vie des familles* (une scène unique et mixte de désir inconscient et d'imagination consciente), et pas comme

---

<sup>12</sup> *idem*

<sup>13</sup> *Idem*. Nous soulignons.

<sup>14</sup> p.125

<sup>15</sup> p. 126

une structure sociale fixe, un langage universel fondamental, un ordre symbolique déterminant, ou une loi primordiale<sup>16</sup> ». En termes pratiques, ceci veut dire opérer un déplacement d'une importance fondamentalement symbolique des figures parentales vers un intérêt sur comment les parents fonctionnent ensemble : comment ils (ou elles) organisent entre eux/elles les forces psychiques, symboliques, culturelles, matérielles et politiques nécessaires à la construction de ce qu'on reconnaît comme une famille.

Penser l'Oedipe maintenant reviendrait ainsi à ne pas le limiter à une triangulation dépendant à la fois de l'hétérosexualité et de la différence des genres des parents pour que l'on puisse aboutir à sa dissolution. D'après Corbett, il s'agirait plutôt de s'ouvrir à ce que les enfants et les familles produisent comme récit collectif permettant de rendre compte de comment leurs relations, leurs désirs et leurs pertes. Dans ce récit, le genre est l'un des éléments, à prendre non pas comme le socle d'une réalité plus importante que d'autres, mais comme l'un des traits à partir duquel l'histoire de la famille peut être racontée. Selon Corbett, lorsque nous nous approchons des « pratiques culturelles modernes, et des systèmes symboliques en évolution, nous ne pouvons plus continuer de prétendre que le genre se déploie à l'intérieur d'une histoire domestique hétéronormative et psychiquement spécifique »<sup>17</sup> : il est un élément portant la trace de l'histoire du sujet comme tout autre – « comment le genre a été désiré, et comment le genre désire dans cette histoire ? Comment cette histoire est située par rapport aux récits plus communs au sein d'une culture donnée ? Comment le genre est fantasmatiquement incorporé dans ces histoires ? », ce sont des questions auxquels Corbett nous invite à réfléchir. Une telle invitation, loin d'effacer l'importance des apports freudiens et lacaniens à notre compréhension de la famille et de son rôle fondamental dans la construction subjective de chacun, nous permet d'élargir le champ de ce qui est possible de faire avec ces théories indispensables.

---

<sup>16</sup> K. Corbett « Gender Now », in *Psychoanalytic Dialogues*, 18/2008 :838-856, p. 843. Notre traduction.

<sup>17</sup> *idem*